times, se rencontrent à la cour de Denys, le tyran de Syracuse, et y contractent chacun une liaison amoureuse. Pythias, surpris par un rival, le tue et est condamné à mort à la sollicitation d'un frère du défunt. Le reste est connu. L'intrigue amoureuse que l'auteur a cru devoir ajouter à la donnée historique n'a fait qu'affaiblir l'intérêt qui s'attache à cet épisode. Mais alors on ne savait pas encore se passer d'amour au théâtre.

Damon et Pythias, première œuvre dramatique de Lessing. L'auteur, qui s'était nourri de la lecture de Plaute, de Térence et de Molière, voulut, à peine âgé de dix-huit ans, et avant d'avoir acquis une connaissance assez approfondie du cœur humain, mettre en scène les ridicules de son époque. Mais il commit la faute inévitable, ne connaissant que les règles conventionnelles, de ne pas peindre la nature. Comme d'ailleurs il n'avait pas encore acquis cette science scénique que donne seule une longue pratique, il s'abandonna à des combinaisons de hasard, et, ne pouvant plus à la fin dénouer le nœud, il le trancha avec violence. Son dialogue, qui cependant ne manquait pas de certaines qualités, se résumait en une longue dissertation morale et philosophique. Voilà comme nous apparaît Lessing à son début. On pouvait déjà constater un progrès sensible dans sa seconde pièce, la *Vieille fille*. Puis vinrent *Emilia Galotti* et *Nathan le Sage*, qui révélèrent à l'Allemagne son premier auteur dramatique.

Damon et Pythias, comédie en vers de M. le marquis de Belloy, représentée à l'Odéon en mai 1847. Il n'y a que quatre personnages dans cette petite pièce, qui obtint un franc succès : Denys, tyran de Syracuse, Damon et Pythias, les deux amis, et la belle esclave Charmion. Denys a appris, dans l'exercice de la souveraineté absolue, à ne pas faire grand cas de l'humanité; le pouvoir l'a rendu misanthrope :

Je crois l'homme méchant, ingrat, perfide, bas;
Dans tous ses dévoûments, l'intérêt me l'explique.
Je hais, mais par dépit de ne pouvoir aimer,
Et Denys le Tyran n'est qu'un pauvre sceptique.

Charmion veut le faire revenir à de meilleures idées : on vient de condamner Pythias aux carrières; elle va mettre les deux amis à l'épreuve; elle se rend à la prison, engage Pythias à donner sa place à Damon et à fuir avec elle. Pythias résiste un peu et s'en va, bien résolu à ne pas revenir, quand Charmion lui a dit que, s'il refuse, Damon aura ses faveurs. Cette menace décide Pythias :

Damon, encor Damon, toujours Damon! toujours
Cette ombre sur mon mur, ce reflet de moi-même,
Ce mènechme assidu que je hais et que j'aime!
Je me rends...

Damon prend héroïquement la place de son ami, heureux d'être débarrassé de cet accouplement prolongé, et explique en vers charmants le bonheur qu'il éprouve à pouvoir enfin dire : moi. Cependant Charmion propose à Damon de signer les vers qui ont fait condamner son ami; celui-ci refuse pour ne pas donner à Denys une mauvaise idée de son talent. C'est alors que revient Denys triomphant, qui raconte à Damon la trahison de son fidèle ami. Celui-ci ne veut pas y ajouter foi, et, en effet, Pythias accourt hors d'haleine; ses amis, qu'il a rencontrés sur son passage, l'ont fait changer de conduite, en le félicitant de son amitié :

La raison me revient. Mon amour combattu
Fait enfin à l'honneur un douteux sacrifice.
Je cède à ce torrent qui me traîne au supplice,
Et mon retour forcé devient une vertu.

Les deux amis luttent alors de générosité, Pythias ne veut pas livrer le nom de la femme qu'il aime, Damon prétend avoir fait la satire, et Denys leur pardonne. « Quel aimable tyran que ce Denys de Syracuse, dit Théophile Gautier! Cette misanthropie souriante, ce désenchantement sans amertume donnent à la pièce de M. le marquis de Belloy un caractère tout particulier et d'une originalité gracieuse, dont on ne pourrait retrouver les analogues que dans les comédies romanesques de Shakspeare... Une innovation heureuse, c'est le croisement des rimes; avec cette disposition habilement ménagée, on jouit de l'avantage des vers blancs et des vers à rimes toniques. »

DAMOPHILE ou **DÉMOPHILE,** sculpteur et peintre grec, qui vivait à une époque incertaine. Il orna de peintures et de sculptures le côté droit du temple de Cérès situé à Rome, près du grand cirque, pendant que Gorgasus se livrait à un semblable travail dans la partie gauche de l'édifice.

DAMOPHILE, philosophe et écrivain grec, qui vivait au IIe siècle de notre ère, sous le règne de Marc-Aurèle. Il avait composé de nombreux ouvrages aujourd'hui perdus, un notamment *sur la vie des Antonins*, et un second sur les livres recherchés, intitulé *Philobiblos* (*l'Ami des livres*).

DAMOPHON ou **DÉMOPHON**, sculpteur grec, né en Messénie, et qui, selon les conjectures les plus probables, vivait vers le milieu du IVe siècle avant notre ère; il est le seul statuaire de son pays qui ait acquis de la célébrité. Damophon produisit un grand nombre d'œuvres, dont les plus remarquables, d'après Pausanias, étaient les statues de *Lucine*, à Ægium; de *Cybèle* et de *Diane Laphria*, à Messène; d'*Hermès* et d'*Aphrodite*, à Mégalopolis; d'*Hygia* et d'*Asclepius*, dans le temple d'Ilithye; de *Cérès* et de *Junon*, en Arcadie, etc. Damophon tailla plusieurs de ces statues dans le marbre; les autres, à l'exception de la tête, des mains et des pieds, étaient faites de bois. La réputation de ce sculpteur le fit choisir pour réparer la statue colossale du Jupiter Olympien, chef-d'œuvre de Phidias.

DAMOPHYLE, femme poète grecque, qui vivait vers l'an 600 avant notre ère. Elle naquit à Lesbos vers le temps où cette même ville donnait le jour à Sapho. La célèbre Lesbienne enseigna l'art des vers à sa compatriote; mais celle-ci, moins heureuse que ses compagnes Erinne et Télésille, fut entièrement éclipsée par la supériorité du génie de sa maîtresse. Son nom a été oublié par Antipater de Thessalie dans son dénombrement des muses de la Grèce, et Tirapuello ne parle d'elle que pour commettre une erreur en la disant fille de Sapho.

Cependant Damophyle forma des élèves à son tour, et elle avait composé, sur le mode éolien, de nombreuses poésies érotiques et plusieurs chants à la louange de Diane. Mais aucune de ses élèves n'a brillé même entre les *poetæ minores* de cette époque de décadence, et aucun de ses vers n'est parvenu jusqu'à nous.

DAMOREAU (Laure-Cinthie MONTALANT, dame), célèbre cantatrice française, d'abord connue sous le nom de Mlle Cinti, née à Paris en 1801, morte en 1863. Elle fut admise au Conservatoire dès l'âge de sept ans, dans une classe de solfége, et commença en même temps l'étude du piano. A treize ans, elle apprit l'art du chant, sous la direction de Plantade, qui, lui trouvant une voix flexible, dirigea ses facultés naturelles vers le répertoire italien. Après la fermeture du Conservatoire (1814), Mlle Montalant, qui avait fait de remarquables progrès, se fit entendre avec succès dans les salons et les concerts, puis elle débuta aux Italiens dans la *Cosa rara*, et fut engagée en qualité de *seconda donna*, pour doubler les premiers rôles (1819). En entrant à ce théâtre, elle italianisa son nom, et Cinthie Montalant devint Mlle Cinti. Musicienne passionnée, pleine de zèle et d'ardeur pour l'étude, elle apprenait donc les rôles des premières cantatrices, et ce travail lui fournit l'occasion d'attirer sur elle l'attention des artistes, qui ne savaient pas encore apprécier tout le charme de ce talent discret et de bon goût. Mme Catalani devait donner une représentation extraordinaire à l'Opéra. La répétition générale allait se terminer, et la grande cantatrice n'arrivait pas. Au moment où on finissait la ritournelle annonçant son entrée en scène, Barilli, régisseur des Italiens, prit Mlle Cinti par la main, et la présenta résolûment à l'orchestre, pour chanter à la place de Mme Catalani. L'orchestre applaudit l'usurpatrice avec transport, et l'illustre Catalani embrassa son heureuse rivale pour la récompenser de son obligeance.

Lorsque Mlle Cinti créa le principal rôle dans le *Calife de Bagdad* de Garcia, Garat, qui l'entendit, porta sur elle ce jugement *qu'elle chantait insolemment juste!* Quelque temps après, elle aborda le rôle de Chérubin dans les *Noces de Figaro*, et déploya, dans cette adorable personnification de l'adolescence, tout le charme, toute la pureté, toute l'émotion que comporte cette radieuse création. Malgré ce succès, la pénombre régnait toujours autour d'elle; mais elle ne se décourageait pas, travaillait avec ardeur, étudiant les méthodes et les procédés de chacun de ses chefs d'emploi, choisissant les ornements vocaux à son goût, s'assimilant ce qu'elle trouvait de meilleur dans la manière des grands artistes qui l'entouraient, patiente et courageuse jusqu'à l'obstination. Vers 1821, elle aborda les grands rôles du répertoire, et les chanta dans la perfection; mais elle avait le tort immense d'être Française, et, malgré la transformation qu'elle avait fait subir à son nom pour plaire à MM. les dilettantes, ceux-ci se crurent obligés d'affecter à son égard la plus grande réserve. Mais le nom de Mlle Cinti commençait à résonner à l'étranger. En 1822, elle fut engagée à l'Opéra italien de Londres. Ce talent si pur, si correct, ne fut pas apprécié par les Anglais comme il devait l'être. Cependant Mlle Cinti revint satisfaite de son voyage, car son excursion lui avait encore été un sujet d'étude. Elle s'était sérieusement mesurée avec un public froid et indifférent, et l'avait presque dompté. Sûre d'elle-même, elle regagna Paris, et, dès ce moment, elle commença à prendre rang parmi les cantatrices *di primo cartello*. L'arrivée de Rossini en 1823 fut pour elle le commencement d'une ère heureuse, et c'est de ce moment que date l'épanouissement complet des facultés de Mlle Cinti. Rossini prononça sur elle un de ces jugements qui décident de la vie d'un artiste, et son autorité fit cesser les préventions ridicules qui avaient existé jusqu'à ce jour contre un des plus beaux talents qui se fussent produits à Paris.

En 1825, l'administration de l'Opéra, qui régissait également le Théâtre-Italien, résolut de changer son répertoire suranné, et de faire représenter les ouvrages de Rossini. Il fallut alors engager des acteurs faits au répertoire italien et capables de chanter les productions du maestro. Mlle Cinti fut donc engagée à l'Opéra. Quelque temps avant de quitter le Théâtre-Italien, elle avait chanté, dans une représentation extraordinaire, le *Rossignol* de Lebrun, et elle avait été comprise avec enthousiasme. Ce succès la décida à accepter l'engagement proposé; et, le 24 février 1826, elle débuta sur la scène française dans le rôle d'Amazily de *Fernand Cortès*, rôle tout d'expression et écrit dans un genre entièrement différent des personnages que la débutante avait interprétés au Théâtre-Italien. Ce fut un triomphe; Spontini et Mme Branchu comblèrent l'heureuse débutante de félicitations. Mlle Cinti était sacrée cantatrice française. Dès ce moment, elle redoubla d'efforts pour perfectionner encore son talent, s'il était possible, et les rôles que Rossini écrivit pour elle dans le *Siége de Corinthe* et dans *Moïse* achevèrent de porter sur le pinacle sa renommée. A la suite de dissentiments survenus entre elle et l'administration, elle quitta brusquement l'Opéra et se rendit à Bruxelles, où elle épousa le chanteur Damoreau (1827). Toutefois la brillante cantatrice ne pouvant être remplacée, l'Opéra fit des concessions et rappela la transfuge. Les créations du *Comte Ory*, de la *Muette de Portici*, de *Robert le Diable* et du *Serment* la placèrent définitivement au premier rang. Une dernière épreuve acheva de révéler irréfutablement au public l'exquise perfection de ce talent.

En 1829, dans une représentation à bénéfice, à l'Opéra, le trio d'*Il Matrimonio segreto* fut chanté par Mme Malibran, Mme Sontag et Mme Damoreau. Jamais pareil assemblage de virtuoses n'avait eu lieu, jamais on n'entendit rien d'aussi divin. Mme Damoreau ne fut pas inférieure à ses illustres antagonistes; quelques auditeurs lui accordèrent même la palme pour le fini et le perlé de sa vocalisation. Cette cantatrice resta à l'Opéra jusqu'en 1835, époque à laquelle, son engagement n'ayant pas été renouvelé, elle accepta les propositions avantageuses que lui faisait le théâtre de l'Opéra-Comique. Une carrière nouvelle et encore plus brillante s'ouvrit alors pour Mme Damoreau. Auber écrivit pour elle le *Domino noir*, l'*Ambassadrice*, *Zanetta*, *Actéon*, et quelques autres de ses plus adorables partitions. Halévy composa le *Shérif*; Adam, la *Rose de Péronne*; enfin tous les compositeurs attachés à l'Opéra-Comique s'empressèrent de mettre leurs œuvres sous le patronage de cette voix enchanteresse. Ce fut un ravissement jusqu'en 1843, année pendant laquelle Mme Damoreau se retira du théâtre, en pleine possession de ses moyens, avec une voix aussi fraîche qu'à ses débuts, et un talent de cantatrice qui ne pouvait plus progresser, puisqu'il avait depuis longtemps atteint la perfection. Nommée professeur de chant au Conservatoire en 1834, Mme Damoreau donna sa démission en 1856, et se retira à Chantilly, où elle mourut.

Personne, depuis sa retraite de l'Opéra-Comique, n'a pu la faire oublier dans ses rôles, auxquels elle a imprimé un cachet ineffaçable de distinction. Elle avait, à l'adresse des artistes et de l'orchestre, de ces coquetteries qui laissent un souvenir éternel et qui font établir si solidement par ces juges compétents la réputation d'un chanteur. Forcée de jouer très-souvent les mêmes ouvrages, Mme Damoreau ne pouvant changer les caractères de l'interprétation des morceaux, s'efforçait de varier le plus possible ses traits et ses points d'orgue. (Dans son admirable *Méthode de chant*, elle a fait graver pour chacun de ses airs favoris; quatre ou cinq variantes de points d'orgue.) L'orchestre attendait presque chaque soir, au moment convenu, quelque nouvelle et merveilleuse vocalise à lui spécialement destinée. Quant au style, au fini des phrases, à la netteté des roulades, au coloris du son, Mme Damoreau n'a pas eu et de longtemps n'aura de rivale.

Cette illustre artiste a composé un *Album de romances* pleines de charme et de sentiment. Sa *Méthode de chant*, dédiée à ses élèves, a été adoptée par la commission du Conservatoire. — Sa fille, Marie DAMOREAU, épouse de M. Wekerlin, également cantatrice, a débuté, il y a quatre ans, à l'Opéra, dans les rôles du *Comte Ory* et de la *Muette*. Mme Wekerlin n'est pas restée à ce théâtre, bien qu'elle eût paru la digne héritière de sa mère, et que ses premiers pas sur la scène eussent été encouragés par la faveur générale; elle ne se fait plus entendre que dans les soirées musicales et dans les concerts.

DAMOUR (Charles), peintre et graveur français, né à Paris en 1813. Élève de M. Ingres, il quitta l'atelier pour visiter l'Italie et la Sicile (1836-1837), puis revint en France, où, après avoir peint quelque temps des paysages et des portraits, il a fini par s'adonner entièrement à la gravure. M. Damour a apporté des perfectionnements importants à la gravure dite au vernis mou. Parmi les nombreuses estampes qu'on doit à cet artiste, nous citerons : *Souvenirs de voyage en Orient*; les *Rives du Tibre, près de Rome*; *Danse dans la cour d'une maison de Grenade*; *Souvenirs de voyage en Espagne*; les *Trois âges*, etc., d'après de Chacaton; *Vue d'Auvergne*; une *Solitude d'Egypte*; *Auvergne*, d'après Marilhat; neuf planches d'*Œuvres inédites* de Bonnington; *Deux enfants*, d'après Boucher; l'*Avenue des charmes*; *Pièce d'eau*, d'après des tableaux peints par lui-même, etc.

DAMOURETTE (Louis), homme politique français, né en 1753, mort en 1820. Nommé, en 1791, membre de l'Assemblée législative pour le département des Ardennes, il se montra attaché aux idées de la Révolution, fit preuve à la fois de modération et de patriotisme, fut emprisonné sous la Terreur, et dut son salut aux événements du 9 thermidor. Depuis cette époque, il se tint éloigné des affaires publiques, et fut seulement, sous la Restauration, membre du conseil général de son département. On a de lui, entre autres écrits : *Rapport sur une note du ministre de la guerre, concernant les services que le pays pourrait tirer de l'agriculture pour sa défense* (1792).

DAMOURITE s. f. (da-mou-ri-te — de *Damour*, nom d'homme). Minér. Silicate double d'alumine et de potasse, que l'on range généralement dans la grande famille des micas.

—**Encycl.** M. Delesse, qui a fait de la *damourite* une étude complète, a constaté que cette substance est plus hydratée que les autres micas. Quand on la chauffe, elle perd de l'eau, qu'elle reprend lorsqu'on la met pendant quelque temps en digestion dans l'eau. La *damourite* se présente en agrégations d'écailles très-fines d'un blanc jaunâtre, d'un éclat nacré. Ce minéral accompagne les cristaux de disthène blanc et bleu qu'on trouve en Bretagne dans les schistes de Pontivy, département du Morbihan.

DAMOURS (Louis), jurisconsulte et littérateur français, né au Lude en 1720, mort à Paris en 1788. Il embrassa la carrière du barreau, et s'adonna en même temps à son goût pour les lettres. Ses principaux écrits sont : *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné* (1752, 2 vol. in-12), qui eurent du succès et furent plusieurs fois réimprimées; *Exposition abrégée des lois*, etc. (1761); *Mémoire pour l'entière abolition de la servitude en France* (1765); *Lettres sur l'influence que les femmes pourraient avoir dans l'éducation des hommes* (1784, 2 vol.), etc.

DAMOXÈNE, auteur comique grec, qui florissait à Athènes vers l'an 275 avant notre ère. Il avait composé un grand nombre de comédies, dont il ne nous reste qu'un fragment publié dans les *Fragmenta ex tragœdiis et comœdiis græcis* de Grotius (Paris, 1626).

DAMPE (Jacob-Jacobsen), philosophe danois, né à Copenhague en 1790, mort en 1850. Il professa quelque temps à Slagelse, puis se fit recevoir docteur en philosophie en 1812, et fonda, quatre ans plus tard, une maison d'éducation à Copenhague. Libre penseur et partisan, en politique, des idées avancées, Dampe fut condamné en 1821 à une détention perpétuelle, sous l'accusation d'offenses envers la religion et le roi. Après un emprisonnement de vingt ans dans la forteresse de Christiansée, il fut rendu à la liberté lors de l'avénement de Christian VIII (1841), et finit ses jours dans l'île de Bornholm. Outre un grand nombre d'articles et de brochures sur des matières philosophiques et religieuses, Dampe a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Solution des problèmes de l'orthographe danoise* (1811); *Défense de la philosophie contre le théologien Grundsvig* (1817); *Sur l'harmonie de la liberté avec l'esprit du christianisme* (1819); *Écrits en vers et en prose* (1842), etc.

DAMPFNUDELN s. f. (da-mfnou-dèln de l'all. *dampf*, vapeur, *nudeln*, nouilles). Art culin. Sorte de pâtisserie allemande qui est faite avec une pâte de farine, des œufs, de la levûre de bière, du sucre et du lait, et que l'on mange toute chaude, avec une sauce à la vanille, ou en la saupoudrant de sucre et de cannelle.

DAMPIER (baie de). V. CHIENS-MARINS (*baie des*).

DAMPIER (William), navigateur anglais, né à East-Coker, dans le comté de Somerset, vers 1652. Son père était fermier, et le destinait au commerce; mais Dampier étant devenu orphelin de fort bonne heure, son tuteur lui fit interrompre son éducation, et bientôt après le jeune William faisait, en qualité de mousse, divers voyages à Terre-Neuve et aux Indes orientales. Quand la guerre éclata entre l'Angleterre et la Hollande, Dampier s'engagea à bord d'un bâtiment de guerre, et assista à deux affaires importantes. Une maladie l'ayant forcé de quitter le service, il occupa pendant six mois une place de contre-maître dans une plantation de la Jamaïque. Bientôt las de cette existence tranquille, il s'embarqua sur un caboteur, à bord duquel il fit divers voyages. A Kingston, en 1675, il s'associa à une compagnie d'industriels, avec lesquels il fit une expédition à la baie de Honduras, pour y chercher une cargaison d'acajou. Il revint en Angleterre en 1678, et y publia une excellente description de la baie de Honduras. L'année suivante, il partit pour l'Amérique du Sud, dans le but d'y continuer le commerce des bois; mais, à la Jamaïque, il se joignit, avec ses anciens associés, à une bande de boucaniers qui préparaient une descente sur la côte espagnole. Ces boucaniers, au nombre de 331, Anglais pour la plupart, commencèrent leur expédition en traversant l'isthme de Darien. Parmi eux se trouvait Lionel Wafer, si connu par sa remarquable description de Darien. Les hardis aventuriers s'embarquèrent à Santa-Maria, sur des canots et sur un petit navire qu'ils trouvèrent à l'ancre près de la ville; puis ils commencèrent leurs

courses dans la mer du Sud. Bientôt maîtres de plusieurs vaisseaux richement chargés, ils abandonnèrent leurs canots pour s'embarquer sur leurs nouvelles prises. Après avoir écumé la mer le long de la côte qui avoisine Panama, ils firent voile au sud vers le Pérou. Ils toucherent à l'île de Gorgona, puis à celle de Juan-Fernandez. De là les boucaniers poursuivirent leur route au sud avec un médiocre succès. Ils prirent cependant un navire appelé le *San-Rosario*, arrivant de Callao avec un chargement de vin, d'eau-de-vie, d'huile, de fruits et d'une somme d'argent qui, répartie entre les boucaniers, donna 80 dollars à chacun. Sur la côte du Chili, ils retrouvèrent les îles de l'archipel qui avait déjà été découvert par Sarmiento, et leur donnèrent le nom du duc d'York (*Duke of York's islands*). Ils doublèrent le cap Horn à une assez grande distance de la terre, et tombèrent au milieu des glaces flottantes. Ils arrivèrent bientôt après aux Indes occidentales, où leur commandant Sharpe et quelques-uns de ses compagnons furent jugés comme pirates, sur la demande de l'ambassadeur espagnol, mais acquittés faute de preuves suffisantes.

Le 23 août 1683, William Dampier partit encore pour une expédition dans la mer du Sud. Cette expédition comptait environ 70 aventuriers, au nombre desquels se trouvaient Edward Davis, Lionel Wafer et Ambroise Cowley. Elle était commandée par John Cook. Elle partit de Chesapeake à bord d'un vaisseau de 18 canons. Nos aventuriers se dirigèrent d'abord vers la côte de Guinée. A Sierra-Leone, ils s'emparèrent d'un navire danois portant 36 canons, muni et approvisionné pour un long voyage. En 1685, Dampier, se séparant de l'expédition, prit le *Cygnet*, qui l'avait rejointe en route, et qui était commandé par le capitaine Sivan. Après de longues vicissitudes, Dampier quitta le *Cygnet* aux îles Nicobar, et regagna l'Angleterre en 1691, pendant que le capitaine et la plus grande partie de l'équipage continuaient à pirater dans les mers indiennes. On dit que Dampier abandonna ses compagnons d'aventure parce qu'il était fatigué de leurs excès. Il s'était caché, assure-t-on, dans une des îles Nicobar, et avait laissé appareiller sans lui le *Cygnet*, puis il avait gagné dans un canot le comptoir anglais d'Achem, dans l'île de Sumatra, s'était engagé sur un bâtiment marchand, et avait fait quelques voyages à Tonquin, à Malacca, à Madras et à Bencoulen. Il paraît même qu'à Bencoulen il remplit les fonctions de directeur de l'artillerie. Ce fut de là qu'il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva le 16 septembre 1691. Presque immédiatement après, Dampier publia son *Voyage autour du monde*, qu'il dédia au comte d'Halifax, Charles Montague, président de la Société royale.

Lorsque Guillaume III ordonna qu'une expédition fût envoyée pour rechercher de nouveaux pays, et pour examiner quelques contrées déjà découvertes, en particulier la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée (1699), William Dampier, chaudement recommandé à l'amirauté par lord Montague, fut choisi par le comte de Pembroke pour diriger l'expédition. Le *Roebuck*, vaisseau de la marine royale, armé de 12 canons, fut équipé tout exprès et fourni de provisions pour un long voyage. Dampier appareilla le 26 janvier 1699, et, après avoir fait escale au Brésil, il se dirigea vers la Nouvelle-Hollande. Il y aborda après un voyage de six mois, par 26° de latitude sud, et jeta l'ancre peu de jours après, dans la baie même à laquelle Dick Hertoge, qui avait découvert ce pays, avait légué son nom. Reprenant ensuite sa route vers le nord, il trouva un archipel s'étendant sur une longueur de plus de 80 lieues, qui a été récemment exploré par le capitaine King. Dampier, qui espérait se frayer un passage jusqu'au continent, fit quelque chemin à travers les chenaux compliqués qui séparaient ces îles. A l'une d'elles, sur laquelle il aborda pour chercher de l'eau, il donna le nom d'île du Romarin (*Rosemary island*). Il rebroussa ensuite chemin et continua sa route dans la direction du nord. Quittant les côtes de la Nouvelle-Hollande, il cingla vers la Nouvelle-Guinée, qu'il reconnut le 1er janvier 1700; puis, poursuivant sa route à l'est, et se tenant éloigné du continent, il revit, le 27, une terre qu'il supposa être la partie orientale de la Nouvelle-Guinée. De là il suivit la côte dans les directions du sud-sud-ouest et de l'ouest, donnant des noms aux principaux havres et promontoires, jusqu'à ce que, ayant quitté le fort Montague, il découvrait au nord une mer ouverte, tandis qu'en même temps une espèce de terre lui apparaissait au sud-ouest. Il s'aperçut ainsi qu'il avait entièrement fait le tour de la terre qu'il avait d'abord supposée être la Nouvelle-Guinée, et que maintenant il naviguait dans le détroit par lequel les deux pays étaient séparés. Dampier donna le nom de *Nouvelle-Bretagne* à cette terre qu'il avait distinguée de la Nouvelle-Guinée, et celui de *Dampier* au détroit qui sépare les deux îles.

L'expédition gagna ensuite, par une route nouvelle, Céram, dans l'archipel des Moluques, d'où il fit voile directement pour l'Angleterre. La traversée fut d'abord assez heureuse; mais, en arrivant à l'île de l'Ascension, le *Roebuck*, vieux navire, fit une voie d'eau et coula bas, sans que Dampier et son équipage eussent le temps de sauver autre chose qu'une partie des provisions et des voiles, qui leur servirent à se dresser des tentes sur le rivage. Deux mois après cet accident, trois navires de guerre anglais étant venus jeter l'ancre auprès de l'Ascension, recueillirent Dampier et ses compagnons, et les ramenèrent en Angleterre. Bientôt après Dampier publia la relation de son voyage.

En 1703, quelques armateurs anglais ayant équipé deux vaisseaux, le *Saint-George* de 26 canons, et le *Cinq-Ports* de 16, pour les envoyer croiser dans la mer du Sud, ce fut Dampier qu'ils choisirent pour commander l'expédition. Dampier mit son pavillon sur le *Saint-George*. Navigateur fort habile, Dampier parait avoir été un assez mauvais commandant. Il avait vécu trop longtemps avec les boucaniers pour savoir conserver une dignité de conduite propre à lui concilier le respect de ses inférieurs, et son excessive familiarité laissait s'établir entre son équipage et lui une égalité de rapports nuisible au service, et le réduisait ensuite, pour maintenir la discipline, à user d'une extrême sévérité. Il faut joindre à cela que les vaisseaux placés sous ses ordres convenaient mal à l'expédition projetée; les équipages étaient désordonnés et mutins; nulle harmonie n'existait dans le corps des officiers. Une prise faite sur la côte du Pérou amena entre Dampier et Stradling, qui commandait le *Cinq-Ports*, une altercation, à la suite de laquelle chacun des deux fit voile de son côté. Pendant que le *Cinq-Ports* retournait à l'île de Juan-Fernandez, le *Saint-George* continua sa route, et, s'adonna en même temps à son goût pour les lettres. Ses principaux écrits sont : *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné* (1752, 2 vol. in-12), qui eurent du succès et furent plusieurs fois réimprimées; *Exposition abrégée des lois*, etc. (1761); *Mémoire pour l'entière abolition de la servitude en France* (1765); *Lettres sur l'influence que les femmes pourraient avoir dans l'éducation des hommes* (1784, 2 vol.), etc.

DAMOXÈNE, auteur comique grec, qui florissait à Athènes vers l'an 275 avant notre ère. Il avait composé un grand nombre de comédies, dont il ne nous reste qu'un fragment publié dans les *Fragmenta ex tragœdiis et comœdiis græcis* de Grotius (Paris, 1626).

DAMPE (Jacob-Jacobsen), philosophe danois, né à Copenhague en 1790, mort en 1850. Il professa quelque temps à Slagelse, puis se fit recevoir docteur en philosophie en 1812, et fonda, quatre ans plus tard, une maison d'éducation à Copenhague. Libre penseur et partisan, en politique, des idées avancées, Dampe fut condamné en 1821 à une détention perpétuelle, sous l'accusation d'offenses envers la religion et le roi. Après un emprisonnement de vingt ans dans la forteresse de Christiansée, il fut rendu à la liberté lors de l'avénement de Christian VIII (1841), et finit ses jours dans l'île de Bornholm. Outre un grand nombre d'articles et de brochures sur des matières philosophiques et religieuses, Dampe a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Solution des problèmes de l'orthographe danoise* (1811); *Défense de la philosophie contre le théologien Grundsvig* (1817); *Sur l'harmonie de la liberté avec l'esprit du christianisme* (1819); *Écrits en vers et en prose* (1842), etc.

DAMPFNUDELN s. f. (da-mfnou-dèln de l'all. *dampf*, vapeur, *nudeln*, nouilles). Art culin. Sorte de pâtisserie allemande qui est faite avec une pâte de farine, des œufs, de la levûre de bière, du sucre et du lait, et que l'on mange toute chaude, avec une sauce à la vanille, ou en la saupoudrant de sucre et de cannelle.

DAMPIER (baie de). V. CHIENS-MARINS (*baie des*).

DAMPIER (William), navigateur anglais, né à East-Coker, dans le comté de Somerset, vers 1652. Son père était fermier, et le destinait au commerce; mais Dampier étant devenu orphelin de fort bonne heure, son tuteur lui fit interrompre son éducation, et bientôt après le jeune William faisait, en qualité de mousse, divers voyages à Terre-Neuve et aux Indes orientales. Quand la guerre éclata entre l'Angleterre et la Hollande, Dampier s'engagea à bord d'un bâtiment de guerre, et assista à deux affaires importantes. Une maladie l'ayant forcé de quitter le service, il occupa pendant six mois une place de contre-maître dans une plantation de la Jamaïque. Bientôt las de cette existence tranquille, il s'embarqua sur un caboteur, à bord duquel il fit divers voyages. A Kingston, en 1675, il s'associa à une compagnie d'industriels, avec lesquels il fit une expédition à la baie de Honduras, pour y chercher une cargaison d'acajou. Il revint en Angleterre en 1678, et y publia une excellente description de la baie de Honduras. L'année suivante, il partit pour l'Amérique du Sud, dans le but d'y continuer le commerce des bois; mais, à la Jamaïque, il se joignit, avec ses anciens associés, à une bande de boucaniers qui préparaient une descente sur la côte espagnole. Ces boucaniers, au nombre de 331, Anglais pour la plupart, commencèrent leur expédition en traversant l'isthme de Darien. Parmi eux se trouvait Lionel Wafer, si connu par sa remarquable description de Darien. Les hardis aventuriers s'embarquèrent à Santa-Maria, sur des canots et sur un petit navire qu'ils trouvèrent à l'ancre près de la ville; puis ils commencèrent leurs courses dans la mer du Sud. Bientôt maîtres de plusieurs vaisseaux richement chargés, ils abandonnèrent leurs canots pour s'embarquer sur leurs nouvelles prises. Après avoir écumé la mer le long de la côte qui avoisine Panama, ils firent voile au sud vers le Pérou. Ils touchèrent à l'île de Gorgona, puis à celle de Juan-Fernandez. De là les boucaniers poursuivirent leur route au sud avec un médiocre succès. Ils prirent cependant un navire appelé le *San-Rosario*, arrivant de Callao avec un chargement de vin, d'eau-de-vie, d'huile, de fruits et d'une somme d'argent qui, répartie entre les boucaniers, donna 80 dollars à chacun. Sur la côte du Chili, ils retrouvèrent les îles de l'archipel qui avait déjà été découvert par Sarmiento, et leur donnèrent le nom du duc d'York (*Duke of York's islands*). Ils doublèrent le cap Horn à une assez grande distance de la terre, et tombèrent au milieu des glaces flottantes. Ils arrivèrent bientôt après aux Indes occidentales, où leur commandant Sharpe et quelques-uns de ses compagnons furent jugés comme pirates, sur la demande de l'ambassadeur espagnol, mais acquittés faute de preuves suffisantes.

Le 23 août 1683, William Dampier partit encore pour une expédition dans la mer du Sud. Cette expédition comptait environ 70 aventuriers, au nombre desquels se trouvaient Edward Davis, Lionel Wafer et Ambroise Cowley. Elle était commandée par John Cook. Elle partit de Chesapeake à bord d'un vaisseau de 18 canons. Nos aventuriers se dirigèrent d'abord vers la côte de Guinée. A Sierra-Leone, ils s'emparèrent d'un navire danois portant 36 canons, muni et approvisionné pour un long voyage. En 1685, Dampier, se séparant de l'expédition, prit le *Cygnet*, qui l'avait rejointe en route, et qui était commandé par le capitaine Sivan. Après de longues vicissitudes, Dampier quitta le *Cygnet* aux îles Nicobar, et regagna l'Angleterre en 1691, pendant que le capitaine et la plus grande partie de l'équipage continuaient à pirater dans les mers indiennes. On dit que Dampier abandonna ses compagnons d'aventure parce qu'il était fatigué de leurs excès. Il s'était caché, assure-t-on, dans une des îles Nicobar, et avait laissé appareiller sans lui le *Cygnet*, puis il avait gagné dans un canot le comptoir anglais d'Achem, dans l'île de Sumatra, s'était engagé sur un bâtiment marchand, et avait fait quelques voyages à Tonquin, à Malacca, à Madras et à Bencoulen. Il paraît même qu'à Bencoulen il remplit les fonctions de directeur de l'artillerie. Ce fut de là qu'il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva le 16 septembre 1691. Presque immédiatement après, Dampier publia son *Voyage autour du monde*, qu'il dédia au comte d'Halifax, Charles Montague, président de la Société royale.

Lorsque Guillaume III ordonna qu'une expédition fût envoyée pour rechercher de nouveaux pays, et pour examiner quelques contrées déjà découvertes, en particulier la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée (1699), William Dampier, chaudement recommandé à l'amirauté par lord Montague, fut choisi par le comte de Pembroke pour diriger l'expédition. Le *Roebuck*, vaisseau de la marine royale, armé de 12 canons, fut équipé tout exprès et fourni de provisions pour un long voyage. Dampier appareilla le 26 janvier 1699, et, après avoir fait escale au Brésil, il se dirigea vers la Nouvelle-Hollande. Il y aborda après un voyage de six mois, par 26° de latitude sud, et jeta l'ancre peu de jours après, dans la baie même à laquelle Dick Hertoge, qui avait découvert ce pays, avait légué son nom. Reprenant ensuite sa route vers le nord, il trouva un archipel s'étendant sur une longueur de plus de 80 lieues, qui a été récemment exploré par le capitaine King. Dampier, qui espérait se frayer un passage jusqu'au continent, fit quelque chemin à travers les chenaux compliqués qui séparaient ces îles. A l'une d'elles, sur laquelle il aborda pour chercher de l'eau, il donna le nom d'île du Romarin (*Rosemary island*). Il rebroussa ensuite chemin et continua sa route dans la direction du nord. Quittant les côtes de la Nouvelle-Hollande, il cingla vers la Nouvelle-Guinée, qu'il reconnut le 1er janvier 1700; puis, poursuivant sa route à l'est, et se tenant éloigné du continent, il revit, le 27, une terre qu'il supposa être la partie orientale de la Nouvelle-Guinée. De là il suivit la côte dans les directions du sud-sud-ouest et de l'ouest, donnant des noms aux principaux havres et promontoires, jusqu'à ce que, ayant quitté le fort Montague, il découvrait au nord une mer ouverte, tandis qu'en même temps une espèce de terre lui apparaissait au sud-ouest. Il s'aperçut ainsi qu'il avait entièrement fait le tour de la terre qu'il avait d'abord supposée être la Nouvelle-Guinée, et que maintenant il naviguait dans le détroit par lequel les deux pays étaient séparés. Dampier donna le nom de *Nouvelle-Bretagne* à cette terre qu'il avait distinguée de la Nouvelle-Guinée, et celui de *Dampier* au détroit qui sépare les deux îles.

L'expédition gagna ensuite, par une route nouvelle, Céram, dans l'archipel des Moluques, d'où il fit voile directement pour l'Angleterre. La traversée fut d'abord assez heureuse; mais, en arrivant à l'île de l'Ascension, le *Roebuck*, vieux navire, fit une voie d'eau et coula bas, sans que Dampier et son équipage eussent le temps

prononçant à la Chambre des députés, dont il était membre, contre la restitution des biens aux émigrés. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Histoire de la rivalité de Rome et de Carthage* (Hambourg, 1789, 2 vol. in-8°) ; le *Provincial à Paris pendant une partie de l'année* (Hambourg, 1799, in-8°) ; *Essai de littérature à l'usage des dames* (Amsterdam, 1795, 3 vol. in-8°) ; *Événements qui se sont passés sous mes yeux pendant la Révolution française* (Leipzig, 1792, 2 vol. in-8°) ; *Annales de l'empire français*, avec Robinet et Beaunon (Paris, 1805, in-8°) ; la *France sous ses rois, essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties* (1810, 5 vol. in-8°), leçon indirecte donnée à Napoléon, chef de la quatrième dynastie ; *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume* (1811, in-8°), où il se montre indulgent peut-être pour celui qui fut son bienfaiteur ; *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'émigration* (1825, in-8°).

DAMPS (LES), village et commune de France (Eure), au-dessous du confluent de la Seine et de l'Eure ; 281 hab. cant. de Pont-de-l'Arche, arrond. et à 13 kilom. de Louviers. Ce village, qui, suivant certains antiquaires, s'élève sur l'emplacement d'Uggade, ville citée dans l'*Itinéraire d'Antonin*, présente les traces les plus évidentes d'une occupation romaine. En 1858, on a découvert aux Damps quelques bracelets de bronze, autour desquels sont passées plusieurs médailles frappées sur la face et le revers (têtes laurées d'empereur et d'impératrice) ; une dizaine de monnaies d'argent, petit module, à l'effigie de Gordien III, et un certain nombre de vases et de statuettes, dont une Vénus, qui a fixé particulièrement l'attention des antiquaires. La nature des objets funéraires et des monnaies donne lieu de croire que la station romaine des Damps pouvait remonter à Marc-Aurèle. On pense que c'est cette localité que Charles le Chauve a voulu désigner sous le nom de *Hedanæ oratorium* dans le diplôme par lequel il donne à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen *Pausus* et *Hedanæ oratorium*, avec toutes leurs appartenances. L'orthographe ancienne du mot Damps, qui est *Dans* et *Hasdans*, serait une altération du mot primitif Hedana. Il n'est point admissible en effet, comme on l'prétendu par erreur, que le nom de Damps ou Dans vienne de *damna*, désastres, perte de bataille, parce que c'est là que s'engagea la lutte entre Rollon et les Francs, suivant Guillaume de Jumièges et Robert Wace. En effet, le *Roman de Rou* dit qu'à cette époque, cette localité s'appelait déjà Dans ou Arches.

Après la prise de Rouen, Rollon et les siens résolurent la ruine de Paris, et, détachant leurs navires, remontèrent la Seine et s'arrêtèrent auprès de Hardans, que l'on appelle aussi Arches. A la nouvelle de leur arrivée, Renaud, duc de France, se porta au-devant d'eux, sur la rivière d'Eure, avec une nombreuse armée, et envoya Hastings et quelques Normands de Chartres leur demander ce qu'ils voulaient. Rollon dit qu'ils prendraient tout ce qu'ils pourraient conquérir. Pendant que Hastings portait cette réponse, Rollon se prépara à combattre. Il fit élever des retranchements et une redoute en forme de château, et se fortifia derrière une levée de terre, en laissant un vaste espace sans défense apparente. Dès que le jour parut, les Francs entendirent la messe et communièrent dans l'église de Saint-Germain-d'Alisay, située de l'autre côté de la Seine, en face des Damps. Après quoi, montant à cheval, ils aperçurent bientôt les vaisseaux ou plutôt les barques ennemies, que les Normands avaient fait approcher tout près d'eux, vers l'embouchure de la rivière. Les Francs attaquèrent aussitôt le point qui était ouvert. Roland, porte-enseigne de Renaud, et ceux qui étaient avec lui, s'y élancèrent vivement. Mais Rollon et ses compagnons, qui s'étaient couchés dans la plaine, couverts de leurs boucliers pour dissimuler leur nombre, se relevant tout à coup, tuèrent Roland et ceux qui combattaient à ses côtés. Ce que voyant, Renaud, Hastings et les autres comtes ne tardèrent pas à prendre la fuite. D'après les deux historiens, c'est bien au confluent de l'Eure, et par conséquent aux Damps, que l'événement se passa. L'emplacement du camp est encore aujourd'hui facile à saisir. A l'extrémité de la pointe de terre où la Seine reçoit les eaux de l'Eure, commence un îlot qui se prolonge en aval, du côté de Pont-de-l'Arche. L'espace compris entre cet îlot et le rivage forme un bassin naturel et un mouillage aussi commode que profond. C'est sur le bord de ce bassin que se trouve la plaine des Damps, coteau peu élevé et peu spacieux, qui s'appuie à la lisière de la forêt. En se retranchant sur la colline, Rollon et les siens étaient à portée de veiller sur leurs vaisseaux, et ils ne pouvaient être inquiétés ni par le flanc ni par leurs derrières. En sus de leurs remparts, ils étaient protégés par toute l'épaisseur de la forêt de Bord, par une hauteur boisée qui s'avance comme un cap du côté de la rivière et par un vallon fort étroit, qui semble avoir été le fossé naturel du camp. Forcés de gravir la pente qui domine le confluent de l'Eure, et où était le seul point d'attaque qui leur fût facilement accessible, les Francs perdirent l'avantage du nombre. Les Normands, se levant en masse et renversant les premiers rangs ennemis, jetèrent le désordre dans le gros de l'armée, qui ne put se ranger en bataille et prit la fuite (855).

Les Damps ont fait autrefois partie de la baillie, puis de la châtellenie de Vaudreuil, dont ils formèrent la limite vers l'ont-de-l'Arche. Les moines de l'abbaye de Bonport y possédaient d'importantes propriétés.

DAMRÉMONT, général français. V. DANRÉMONT.

DAMSE (Joseph), artiste dramatique et compositeur polonais, né en 1768, mort en 1852. Il débuta sur le théâtre de Varsovie, où il obtint un certain succès dans les rôles comiques ; mais il renonça bientôt à la scène pour se consacrer tout entier à des études musicales, et composa un grand nombre d'opéras, de vaudevilles et de ballets. Plutôt imitateur que compositeur original, il possédait parfaitement l'art de l'instrumentation et des convenances scéniques. Une de ses œuvres les plus répandues en Europe est la *mazurka* qu'il composa en 1821 pour la danseuse Mierzynska.

DAMVILLE, bourg de France (Eure), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S. d'Évreux, sur l'Iton ; pop. aggl. 865 hab. — pop. tot. 985 hab. Mines de fer, forges, moulins, fours à chaux. Commerce de bestiaux, fourrages, laines et mercerie. L'église paroissiale offre une tour de la Renaissance et des fragments de vitraux du XVe siècle.

Damville, dont l'étymologie paraît être *Domini villa*, est une ancienne baronnie qui donnait droit de séance à l'échiquier de Normandie. En 1173, le château de Damville appartenait à Gilbert de Tillières, qui y fut attaqué par Henri II, roi d'Angleterre, irrité de ce que Gilbert avait embrassé le parti de la France. En 1188, ce prince donna ordre de brûler le château, qui appartenait alors à Simon d'Anet ; mais Richard Cœur de Lion le fit rebâtir dix ans après. En 1204, Damville fut réuni aux domaines normands conquis par Philippe-Auguste, qui le céda avec Conches et Nonancourt à Robert de Courtenai. En 1274, Robert, évêque d'Orléans, vendit Damville à Pierre de la Brosse, chambellan de Philippe le Hardi, qui confisqua cette terre après l'exécution de son favori. Philippe le Bel la donna en 1285 à Matthieu de Montmorency. Pendant la guerre de Cent ans, en 1414, le roi d'Angleterre gratifia de la terre de Damville Pierre Croft, l'un de ses capitaines, puis Jean de Luxembourg, bâtard de Saint-Pol. Jean de Montmorency reprit possession de sa seigneurie après l'expulsion des Anglais. Elle fut érigée en duché-pairie en 1610, par Louis XIII, et possédée successivement par Henri, dernier duc des Montmorency, le duchesse de Ventadour, sa sœur, le comte de Brion, le comte de Toulouse en 1694, la comtesse de Parabère en 1719, la famille Du Terrail et les Cossé-Brissac. Une notice sur Damville a été publiée par M. Ange Petit, dans le tome V (3e série, année 1857) des *Recueils de la Société libre de l'Eure*. On trouve un article sur le duché-pairie de Damville dans le P. Anselme (tome IV).

DAMVILLERS, bourg de France (Meuse), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. S. de Montmédy, sur la Tinte ; pop. aggl. 874 hab. — pop. tot. 910 hab. Brasserie, quincaillerie, tuilerie. Commerce de bois de construction. Les remparts de Damvillers furent agrandis par Charles-Quint ; il en reste encore quelques débris intéressants. Sur la place principale du bourg s'élève la statue du maréchal Gérard, par Cordier.

DAMYSE, géant que l'on regardait comme le plus agile de tous les coureurs. A la naissance d'Achille, Thétis, voulant se défaire de ce fils, comme elle avait fait des six autres, le jeta dans le feu ; mais Pélée arriva assez à temps pour l'en retirer, et l'enfant n'eut de consumé que le talon droit. Son père le porta dans la grotte de Chiron, qui déterra le cadavre de Damyse, lui enleva le talon droit et l'adapta au pied d'Achille. Ce talon emprunté lui communiqua la légèreté de son premier possesseur. Plus tard, lorsque Achille fuyait devant Apollon, le talon se détacha et arrêta la marche du héros, qui fut tué par le dieu. C'est là, comme on voit, une singulière variante à la fable du talon vulnérable d'Achille. Elle nous a été transmise par Ptolémée Phebution.

DAN (en hébreu *celui qui juge*), patriarche israélite, né l'an 1788, mort l'an 1661 av. J.-C. Il était fils de Jacob et de Bala, servante de Rachel, et devint le chef de la tribu de Dan, qui, en sortant d'Egypte, se composait de 62,700 hommes en état de porter les armes.

DAN (TRIBU DE), l'une des tribus primitives du royaume d'Israël. Après la conquête de la terre de Chanaan, cette tribu reçut en partage un territoire limité à l'occident par la Méditerranée, et, des autres côtés, par les terres des tribus de Juda et de Benjamin. Ses principales villes étaient Joppé ou Yafo, possédant un bon port maritime, Saréah, Ayyalon, Esthaol. Mais les Danites ne se maintinrent pas longtemps dans ce territoire, ils furent refoulés de la côte vers la montagne par les Amorrhéens et les Philistins. Les hauts faits de Samson, le héros de la tribu de Dan, ne purent agrandir le territoire des Danites, et, bientôt après, probablement par suite d'un trop-plein de population, un grand nombre d'entre eux émigrèrent vers le nord et s'emparèrent de la ville de Laïsch ou Leschem (vraisemblablement une colonie sidonienne), à qui ils donnèrent le nom de Dans, après le schisme des dix tribus, celle de Dan devint un des deux grands sanctuaires du royaume du nord, et un des deux centres du culte du veau d'or. Ses habitants, placés à la frontière, paraissent s'être acquis un certain renom comme guerriers. Les Danites ne purent cependant sauvegarder leur indépendance : soumis d'abord aux Philistins, ils se fondirent ensuite dans la tribu de Juda. Cela pourrait expliquer comment, après le retour de la captivité, il n'est plus jamais question d'une tribu de Dan.

DAN, ville de la Palestine ancienne, dans la tribu de Nephtali, sur un affluent du Jourdain ; c'était la ville la plus septentrionale du royaume d'Israël. De là vient l'expression biblique : *Depuis Dan jusqu'à Béerséba*, pour dire depuis un bout du pays jusqu'à l'autre.

DAN, rivière des Etats-Unis d'Amérique, prend sa source au pied des montagnes Bleues, dans l'Etat de Virginie, près des limites de la Caroline du Nord, baigne l'Etat de ce nom et celui de Géorgie, et, après un cours très-sinueux de 80 kilom., se jette dans le Roanoke où Staunton.

DAN, nom de plusieurs rois de Danemark, dont l'histoire ne nous est parvenue qu'à travers des traditions incertaines et légendaires. Le plus connu est Dan, surnommé *Mykillati* (Magnifique), qui, selon les uns, vivait au IIe siècle av. J.-C., et, selon d'autres, au IIIe siècle de notre ère. Fils de Dag, prince de Scanie, il épousa la fille d'Olaf, roi de Leire, s'empara du royaume de son beau-père, fut élu souverain du Jutland et finit par réunir sous son pouvoir le Danemark presque tout entier. D'après certains historiens, ce fut ce roi qui donna à ce pays son nom, *Danemark*, signifiant terre de Dan. Ce fut également lui qui fit construire, au sud de Slesvig, une muraille (*Danevirke*) destinée à préserver la péninsule d'une invasion étrangère, et dont il reste encore des vestiges. Ainsi que l'indique son surnom, Dan aimait beaucoup le faste et la magnificence. D'après Saxo Grammaticus, il ne voulut pas que son corps fût brûlé, selon l'usage admis chez les Scandinaves ; il ordonna qu'on l'enterrât sous un grand tertre ou *tumulus*, monté sur son cheval de guerre, revêtu de ses ornements royaux et au milieu de tous ses trésors. On montre près de Roskilde, en Sélande, un tumulus qui porte le nom de ce monarque.

DAN (Pierre), supérieur des mathurins de Fontainebleau et historien français, mort en 1649. Il fut chargé, en 1631, d'aller en Barbarie pour racheter des captifs chrétiens. Il se rendit à Alger, et ramena avec lui (1635), quarante-deux personnes arrachées à l'esclavage. On a de lui : *Histoire de la Barbarie et de ses corsaires* (Paris, 1637, in-4°) ; *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau* (Paris, 1642, in-fol.)

DANA, grande ville de l'ancienne Cappadoce, mentionnée par Xénophon dans l'*Anabase* (l. I, p. 2, § 20). C'est probablement la même que celle qui fut connue plus tard sous le nom de TYANE.

DANA (Richard-Henry), poëte et critique américain, né à Cambridge, dans le Massachusetts, le 15 novembre 1787. Il étudia d'abord les lois, mais il s'éloigna bientôt du barreau pour s'occuper de littérature. Un goût pur, le sentiment de l'harmonie et une grande franchise d'opinions caractérisent ses premiers travaux. Il fut un des plus ardents, en Amérique, à dénier à Pope la suprématie littéraire, et à rendre une justice éclatante au génie de Wordsworth, le chef de l'école des lakistes. L'influence de Wordsworth se reconnaît aisément dans les vers de Dana, surtout dans ses descriptions. Dana débuta dans la carrière littéraire par de nombreux articles fournis à la *North American review*, et dirigea même quelque temps ce recueil, concurremment avec le professeur Channing. En 1821, il commença le *Paresseux*, collection d'essais et d'articles qu'il dut suspendre faute d'un éditeur. Il collabora ensuite à la *New-York review*, fondée en 1825 par son ami Bryant. En 1827, il publia le *Boucanier*, ouvrage qui devint bientôt populaire. Deux éditions de ses *Œuvres choisies* (1833 et 1850, 2 vol. in-8°) ont été favorablement accueillies. M. Dana a fait aussi de remarquables leçons sur Shakspeare, qui n'ont point été publiées. Il vit retiré dans une charmante résidence de Boston, sur le bord de la mer, près du cap Anne.

DANA (Richard-Henry), fils du précédent, jurisconsulte et écrivain américain, né à Cambridge en 1815. Il prit ses degrés au collége Harvard, en 1837. Étant encore au collége, la faiblesse de sa vue exigea qu'on lui fît faire un voyage sur mer. Il s'embarqua comme matelot sur un brick qui se rendait en Californie. Il revint en 1836, guéri de la faiblesse de sa vue et surtout de sa passion pour la mer, par suite des souffrances qu'il avait éprouvées en doublant le cap Horn. Quatre ans après, il publiait le récit de ses aventures, si connu sous le titre de *Deux années devant le grand mât*. Il eut d'abord quelque peine à trouver un éditeur pour cet ouvrage, qui est devenu, en Amérique et en Angleterre, aussi populaire que *Robinson Crusoë*. M. Dana se fit recevoir avocat et s'acquit bientôt une grande réputation dans l'exercice de cette profession. Il n'a point pour cela cessé d'écrire et a publié depuis le *Manuel de l'homme de mer* (Boston, 1845, 4e édition) et collaboré à la *North American review* et à divers autres feuilles périodiques. En politique, M. Dana s'est distingué par une vigoureuse opposition aux principes esclavagistes et s'est élevé de toute son énergie contre la loi des esclaves fugitifs. Il était, en 1854, le principal conseil du nègre fugitif Antony Burns. Son dernier ouvrage est *Un voyage à Cuba*.

DANA (Napoléon-Jackson TECUMISCH), brigadier général de volontaires dans l'armée des Etats-Unis d'Amérique, né en 1812 à West-Point (Maine). Sorti, comme sous-lieutenant d'infanterie, de l'école militaire de West-Point (1842), il servit avec distinction dans la campagne du Mexique et reçut à Cerro-Gordo une blessure qui lui valut le grade de capitaine. Après son rétablissement, il fut envoyé à Boston, puis dans le Minnesota, où il prit part à la reconstruction des forts Ripley et Ridgely. En 1855, il donna sa démission pour se livrer au négoce. Nommé, en 1861, colonel du 1er régiment de volontaires du Minnesota, il assista à la bataille de Bull's Bluff (octobre 1861). En 1862, il devint brigadier général de volontaires et fut envoyé à l'armée du Potomac, où il ne s'est signalé par aucun trait d'éclat.

DANA (Jacques DWIGHT), naturaliste américain, né en 1813 à Utique (État de New-York). Il étudia les sciences mathématiques et physiques au collége d'Yale, à Newhaven (Connecticut), sous la direction de Silliman l'aîné, et fut nommé, en 1834, professeur de mathématiques des gardes-marine de la flotte américaine. Après avoir fait en cette qualité un voyage dans la Méditerranée en 1835, il devint, l'année suivante, suppléant de Silliman à Newhaven, et fut adjoint, en 1838, comme géologue et minéralogiste, à l'expédition que les États-Unis envoyaient explorer le grand Océan, sous la direction du capitaine Wilkes. A son retour (1842), il s'occupa de publier le résultat de ses travaux pendant cette excursion ; ils sont consignés dans trois volumes qui forment la portion la plus précieuse de la relation du voyage de Wilkes, publiée aux frais des États-Unis. Ce sont les suivants : *Etudes sur les zoophytes* (Washington, 1846, avec atlas), ouvrage dans lequel il a donné une classification nouvelle de tous les êtres qui composent cet embranchement du règne animal ; *Etudes sur la géologie de l'océan Pacifique* (Washington, 1849, avec atlas), et *Etudes sur les crustacés* (Washington, 1852-1854, 2 vol., avec atlas). En 1845, Dana avait épousé la fille de Silliman, et était devenu le collaborateur de son beau-père, auquel il succéda, quelques années plus tard, comme directeur de l'*American journal of sciences*, que Silliman avait fondé en 1819 et qui est connu en Europe sous le nom de *Journal de Silliman*. On doit encore à Dana, qui depuis 1850 est professeur d'histoire naturelle au collége d'Yale, un excellent *Traité de minéralogie* (1837; 5e édit. 1854), qui est fort estimé, même en Europe.

DANAA s. m. (da-na-a — de *Danaüs*, nom grec). Bot. Section du genre séneçon, réuni au genre livèche, et comprenant une espèce, la livèche à feuilles d'ancolie. ‖ Syn. de PHYSOSPERME.

DANACÉE s. f. (da-na-sé). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, voisin des dasytes, dont l'espèce type habite la France.

DANAÉ, fille d'Acrisius, roi d'Argos, et d'Eurydice. Un oracle ayant prédit à son père qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait de Danaé, Acrisius enferma celle-ci dans une tour, pour qu'elle ne pût se trouver en contact avec aucun homme. Mais Danaé plut à Jupiter, qui s'introduisit près d'elle sous la forme de pluie d'or, et elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Persée. Acrisius, furieux, livra à la merci des flots la mère et l'enfant, après les avoir fait enfermer dans un coffre, qui fut porté par les courants jusqu'à l'île de Sériphe : des pêcheurs les sauvèrent et les conduisirent au roi Polydecte, qui les accueillit avec bonté. Plus tard, Danaé fut ramenée dans Argos par Persée, qui, ainsi que l'avait annoncé l'oracle, tua, sans le vouloir, Acrisius. Plusieurs prétendent que Jupiter, qui avait pu, avec de l'or, entrer dans la tour et séduire Danaé, n'était autre que l'oncle de celle-ci, Prétus, frère d'Acrisius. Selon Virgile, Danaé vint, avec d'autres fugitifs d'Argos, en Italie, où elle fonda la ville d'Ardée.

Simonide avait composé sur Danaé un poëme, qui est malheureusement perdu, sauf un court fragment qui nous a été conservé par Denys d'Halicarnasse. Ce sont les plaintes de la jeune mère abandonnée avec son fils sur les flots et se voyant près de périr. Voici un essai de traduction de ces vers empreints d'une douce et pathétique simplicité, et si gracieux dans leur naïveté :

« Le souffle du vent frémissait dans la nacelle, ouvrage d'un artiste habile, et la mer menaçait de l'engloutir. Danaé, les joues baignées de larmes, jette ses bras autour de Persée, et s'écrie : « O mon fils, que j'ai de peine ! Toi, cependant, tu dors dans cette triste prison, défendu de la mort par quelques clous d'airain. Cette nuit sans clarté, ces noires ténèbres ne troublent point ton jeune cœur. Etendu sur ton vêtement de pourpre, ô bel enfant, tu ne t'inquiètes ni de la voix du vent ni de la vague qui passe, sans les mouiller sur tes longs cheveux. Oh ! si tu comprenais quel est le péril où nous sommes, sans doute tu prêterais à mes plaintes ta petite oreille. Mais, je le veux, dors, mon enfant, et vous, vagues, dormez ; dormez, douleurs sans bornes. Puisse la haine de nos ennemis être déjouée. Et toi, Jupiter, père souverain des hommes, accourez-moi, si ma prière ne te semble pas trop hardie, d'être vengée par la main de mon fils. »

Le Grec, dit Max Müller, ignorait qu'il y eût différentes idées accessoires, rayonnant de divers points vers l'idée centrale de Zeus. Pour lui, le nom de Zeus n'exprimait qu'une seule idée, et à l'exception du petit nombre d'esprits d'élite qui étaient capables de penser par eux-mêmes, et qui savaient, comme Socrate, qu'aucune légende, qu'aucun mythe religieux ne peut être vrai, s'il déshonore un être divin, les autres Grecs passaient légèrement sur les contradictions entre l'élément divin et l'élément naturel dans le caractère de Zeus. Mais, pour nous, il est manifeste que la fable de Zeus entrant dans la prison de Danaé sous forme de pluie d'or désignait le ciel pur qui délivre la terre des liens de l'hiver et qui réveille en elle une vie nouvelle par les ondées du printemps dorées par le soleil. Beaucoup des fables qui racontent l'amour de Zeus pour des héroïnes humaines ou demi-humaines ont une origine semblable.

Mme de Girardin a commenté moins poétiquement, mais peut-être plus exactement, la fable de Danaé : « M. de Lusigny ne pensait point que Danaé fût une princesse prisonnière dont Jupiter avait corrompu les geôliers ; il pensait que la *pluie d'or* était un symbole, et que Danaé était le type de la femme cupide et vaine. Et quand il rencontrait une de ces femmes pour qui la jeunesse, la beauté, l'esprit ne sont rien en amour, qui ne voient que la fortune, il se disait : « Danaé ! Danaé ! » Alors, pour cette conquête, il ne déployait ni soins ni esprit : il déployait pendant quelques minutes un luxe fabuleux ; on ne parlait plus à Paris que de ses chevaux, de sa table, de ses laquais, de ses meubles, de ses tapis et de son argenterie. Pour les Danaé, une superbe argenterie est une séduction irrésistible ; c'est la plus belle goutte de la pluie d'or. »

— **Allus. littér.** Toutes les allusions à la fable de Danaé se rapportent à la métamorphose au moyen de laquelle Jupiter s'introduisit auprès d'elle, et, dans les applications qu'en font les écrivains, montrent que l'or est le séducteur auquel rien ne résiste ; c'est la clef magique qui ouvre toutes les portes et surtout tous les cœurs :

« Sheridan savait que, si la presse est assez forte pour se défendre des exempts et renverser les bastilles, la conscience des journaux se détrempe singulièrement à la *pluie* qui fit de *Danaé* la mère d'un bâtard. »

LOUIS VEUILLOT.

« Tu quittes Irène pour toujours, envoie-lui une somme suffisante pour parer à tous ses besoins du moment. Tu es un Chapui, c'est-à-dire le fils d'un des plus riches banquiers de l'Europe ; or noblesse oblige. *Jupiter* en visite chez *Danaé* s'annonçait par une *pluie d'or ;* imite Jupiter en t'en allant. »

A. ACHARD.

« Une troisième pièce roula sur le carreau, puis une autre, puis une autre encore ; enfin tout un quadrille d'écus se mit à danser dans la chambre ; puis Rodolphe fouilla à pleines mains dans ses poches, et les écus commencèrent un *steaple-chase* fabuleux. C'était le débordement du Pactole, le bacchanal de *Jupiter* entrant chez *Danaé*. »

H. MURGER.

« J'avoue que, pour les riches vraiment riches, le premier jour de l'an doit être un heureux moment : il est si doux de faire des heureux et surtout des heureuses ! Avoir ses entrées à l'Opéra et envoyer le 31 décembre deux parures de 100,000 francs à Mlles Z... et X..., c'est le métier d'un dieu sur la terre ; c'est jouer le rôle de *Jupiter* dans l'incomparable féerie de *Danaé*. »

ED. ABOUT.

« Au son de la voix de Bonnefoi, Grippel se leva d'un bond sur sa couche, et, saisissant avec la promptitude de l'éclair la sébile de pièces d'or restée à portée de sa main, il la lui lança avec fureur à la tête. Bonnefoi reçut le projectile sur le front. Les pièces d'or tombèrent en pluie autour de lui, ce qui le fit ressembler pour un moment à *Jupiter* chez *Danaé*. »

AMÉDÉE GOUET.

Les femmes sont comme le verre :
Il ne faut jamais éprouver
S'il brisera ou non, en le jetant par terre ;
Car on ne saîtvce qui peut arriver.
Ceci sur la raison se fonde,
Et c'est l'opinion de tout le monde encor :

VI.

Que tant que l'on verra des *Danaés* au monde,
On y verra pleuvoir de l'*or*.

(*Traduit de Cervantes.*)

« Certain avare, vieux satyre,
A Laïs faisait les doux yeux ;
Et, dans l'espoir de la séduire,
Lui contait, avec son martyre,
Les métamorphoses des dieux.
« Monsieur, dit-elle à l'amoureux,
« La forme que Jupin a prise
« Pour gagner la fille d'Acrise
« Est celle qui me plaît le mieux. »

***

« Ah ! chère, il faut ouïr ces conversations
Que la Flore du change émaille d'actions !
Dieu t'en garde ! j'en suis encor tout engourdie,
Et je bâillerais moins à quelque tragédie.
Mais c'est le moindre mal. Un visage assombri,
Un financier toujours et jamais un mari ;
Une humeur dont il faut supporter la rudesse,
Et dont le thermomètre est la hausse ou la baisse ;
Un homme qui, s'il perd, revêche et refrogné,
Se plaint, même en gagnant, d'avoir trop peu gagné ;
Sans compter que les gains, dans ce genre de vie,
Chez quelques *Danaés* vont se résoudre en *pluie*. »

PONSARD.

Danaé, comédie en trois actes et en vers, de Saincityon, avec des intermèdes, musique de Mouret, précédée d'un prologue en prose, de Dominique et Riccoboni père, représentée sur le théâtre de la Foire Saint-Laurent, par les comédiens italiens, le 25 juillet 1721. Au prologue, le théâtre représente la façade de l'hôtel de Bourgogne, avec cette inscription : *Hôtel à louer*. Trivelin répond à la Muse de la Foire, qui l'interroge au sujet de sa tristesse, qu'il est, lui, à louer aussi bien que l'hôtel. La Comédie italienne paraît, la Muse de la Foire ne la reconnaît pas d'abord, à cause de sa maigreur, et lui dit : « Madame, soyez la bienvenue ; il y a longtemps que vous devriez être ici. » Elle se retire ensuite pour aller rassurer ses acteurs qui redoutent l'arrivée des Italiens. La Comédie italienne présente la troupe au parterre, et demande sa protection.

La pièce commence. Jupiter, amoureux de Danaé, cherche avec Mercure des expédients pour tromper la gouvernante de cette princesse. Arlequin, consulté par eux, leur conseille de prendre les avis des gens à bonnes fortunes. Mercure amène un homme de robe, un petit-maître et un parvenu, leur disant que son maître, un seigneur étranger, demande à les consulter sur l'embarras où le réduit la vigilance importune d'une sévère gouvernante qui garde l'entrée d'une tour où est enfermée la beauté qu'il adore. L'homme de robe et le petit-maître ne savent que dire ; mais le parvenu s'écrie :

Faites pleuvoir de l'or, et la tour s'ouvrira.

Jupiter goûte ce conseil, et, pour récompenser celui qui l'a donné, le recommande à la Fortune, dont le temple paraît à l'instant.

Au second acte, Jupiter apprend avec dépit l'amour du prince de Mycènes pour Danaé. Il donne toute sa puissance à Arlequin pour épouvanter et outrager son rival, sans qu'il puisse en être offensé. Arlequin, pour éprouver son pouvoir, trace un cercle et dit qu'il veut que tous ceux qui franchiront cette marque deviennent fous, et qu'en la repassant ils recouvrent leur raison. Le prince de Mycènes paraît. Il est désespéré de ne pouvoir délivrer Danaé, et se plaint à Pantalon. Mais il passe la marque, et extravague à l'instant. Pantalon, surpris, veut le consoler et le faire revenir, mais, passant la ligne, il perd l'esprit à son tour. Arlequin, satisfait, efface la raie. La princesse se présente, et Colombine, sa suivante, lui apprend qu'un grand prince veut l'épouser. La fine mouche, par son babil, fait sortir sa maîtresse de l'état d'ignorance dans lequel on l'avait maintenue.

Au troisième acte, un postillon monté sur un colimaçon conduit Arlequin, habillé en ambassadeur, à cheval sur une tortue. Il s'adresse à la gouvernante, et lui dit que son maître, le roi de Lydie, dont Jupiter a pris la figure, est amoureux de la princesse. La vieille se laisse toucher et accepte des présents. Jupiter est près d'entrer dans la tour, lorsqu'il apprend l'arrivée de Junon, qui paraît outrée de la perfidie de son époux. Arlequin, qui veut faire le plaisant, est changé en âne par la déesse, et, comme on s'étonne de l'entendre parler, il s'écrie : « On est étonné de voir un âne parler comme un homme, et l'on voit tous les jours des hommes parler comme des ânes. » Junon apprend au prince de Mycènes ce qu'il doit craindre de Jupiter. Aussitôt la pluie d'or commence à tomber ; Junon excite une furieuse tempête, que le maître des dieux apaise. Celui-ci se montre alors dans sa gloire.

La représentation de cette pièce avait été défendue sous le règne de Louis XIV, à cause de certaines allusions assez hardies. A la mort du roi, le Régent autorisa les comédiens italiens à représenter, à la foire, cette redoutable *Danaé*, et elle obtint le plus brillant succès.

Danaé, chef-d'œuvre du Corrége ; galerie Borghèse, à Rome. La fille d'Acrisius, assise sur son lit, écarte de la main le seul voile qui pourrait la couvrir et l'avance, en souriant, pour recevoir le dieu. Le dieu, ce sont les pièces d'or qui tombent en pluie et que Cupidon, placé au pied de la couche, montre à la jeune fille. Sur le devant du tableau, à gauche, deux petits Amours, debout et vus seulement jusqu'aux genoux, essayent sur une pierre de touche, l'un une pièce d'or, l autre la pointe acérée d'une flèche. Ces gracieux *bambini* ont « une naïveté de pose, une contention d'esprit qui suffiraient à en faire un chef-d'œuvre, dit M. Clément de Ris, si l'exécution ne venait pas doubler ce premier mérite et joindre la valeur d'art à l'intérêt dramatique. »

M. de Ris critique la figure de Danaé comme trop sensuelle et manquant d'élégance et de caractère. Cette figure est trop jeune, suivant M. Nadault de Buffon. « Danaé, nue, montre un beau et jeune corps tout frémissant d'amour. Elle possède le dieu. Mais pourquoi lui avoir donné ce caractère de beauté grêle et délicate qui me fait voir une toute jeune fille, presque une enfant, là où je cherche une femme ? En effet, si je consens à ce que vous offriez à ma vue une femme en proie à un tel délire, mon honnêteté se révolte devant cette jeune fille qui fait le métier de courtisane. Ce corps nu, que vous livrez à mes regards, conservant quelque chose des pudiques attraits de la vierge, je n'admire plus ; mais le rouge me monte au visage. Il me semble que je suis dans un mauvais lieu et qu'une matrone lubrique vient de dévoiler, durant son sommeil, le corps chaste d'une enfant. » M. Lavice voit une beauté dans ce qui semble un défaut à M. N. de Buffon : « La tête un peu penchée de la jeune Danaé est ravissante. Ce n'est pas cette grande femme passionnée et déjà séduite que nous offre le Titien dans son tableau du musée de Naples ; c'est une innocente vierge sans défiance exprimant avec naïveté la joie que lui font éprouver la vue de l'or et les premières atteintes de l'amour. Ainsi disposé, le sujet est plus intéressant et l'allégorie est moins injurieuse. Le corps de Danaé est modelé et éclairé avec la magie qui nous charme dans l'*Antiope* du Louvre et la *Vénus* de Londres. Les formes en sont mignonnes, gracieuses. » M. de Toulgoët (*Musées de Rome*) proclame ce tableau un des chefs-d'œuvre de la peinture. « Quelles paroles, dit-il, pourraient rendre l'expression charmante de pudeur et de joie et le sourire de la jeune fille, le modelé, la grâce et le naturel des petits Amours ? C'est là un de ces tableaux qui passionnent et qu'on trouve d'autant plus délicieux qu'on les regarde davantage. » Ajoutons que la peinture est d'une conservation parfaite.

Ce tableau fut commandé au Corrége, en 1532, par le duc de Mantoue, Frédéric II, qui l'offrit à Charles-Quint. Il faisait pendant à la *Léda*, maintenant au musée de Berlin. Il a appartenu successivement à Christine de Suède, au cardinal Azzolini, au duc de Bracciano, au duc d'Orléans dans la collection duquel il se trouvait lorsque cette collection fut vendue à Londres en 1792, et enfin à M. Henri Hope, à la vente duquel il fut payé 6,000 fr. ; on le payerait quarante ou cinquante fois plus aujourd'hui. Une répétition qui passait pour originale se trouvait, en 1786, à Livourne, dans la collection du consul d'Angleterre, M. J. Udny. La *Danaé* a été souvent gravée, notamment par Strezchera et Louis Cunego.

Danaé recevant la pluie d'or, tableau de Van Dyck ; galerie de Dresde. Jeune, belle, presque candide, la fille d'Acrisius est étendue sur sa couche, le corps entièrement nu à l'exception de la jambe gauche que recouvre une draperie, la tête renversée en arrière, le bras droit accoudé sur un coussin, les mains tendues et les yeux tournés vers le ciel, d'où tombe la séduisante pluie d'or. Aux pièces de métal se trouve mêlé un bracelet ; les femmes ont toujours eu un faible pour les joyaux. Debout derrière le lit, une servante aux traits vulgaires regarde, avec une satisfaction non déguisée, tomber la rosée métallique ; pour que rien n'échappe, elle écarte et relève soigneusement la draperie sur laquelle est couchée sa maîtresse. A droite, un Amour, appuyant un genou à l'extrémité de la couche, essaye une des pièces sur une pierre de touche et paraît tout surpris de voir que ce n'est que de l'or. Les figures de ce tableau sont de grandeur naturelle. La Danaé a des formes jeunes, souples, élégantes ; les seins, le ventre sont modelés avec une exquise délicatesse ; la jambe droite est d'un dessin très-distingué, la tête est charmante. Ce tableau a été lithographié par Hanfstaengl.

Le Titien a aussi composé un chef-d'œuvre sur le même sujet.

DANAÉE s. f. (da-na-é — du gr. *Danaé*, nom mythol.) Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la famille des fougères, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les régions chaudes et humides de l'Amérique équatoriale.

DANAI, nom que portèrent primitivement les habitants d'Argos. Les poëtes étendirent ce nom à tous les Grecs. On en rencontre de nombreux exemples dans l'*Enéide* :

Trojanus ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danai. . . . . .
. . . . . « *Aut ulla putatis*
Dona carere dolis Danaum ? . . . .
« *Quidquid id est, timeo* Danaos *et dona ferentes.* »

DANAÏDE s. f. (da-na-i-de — nom mythol.). Entom. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, renfermant un assez grand nombre d'espèces répandues dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique : La DANAÏDE *chrysippe a été trouvée à Naples*. (A. Percheron.) ‖ On dit aussi DANAÏS.

— s. f. pl. Tribu de lépidoptères diurnes ayant pour type le genre danaïde. ‖ On dit aussi DANAÏTES.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des rubiacées, tribu des cinchonées, comprenant quatre espèces, qui croissent aux îles de France et de la Réunion : La DANAÏDE *à fleurs rouges a